

LE MONDE

Pour sa 54^{eme} édition, le festival d'art lyrique parachève sa révolution scénique

Dès son arrivée à la tête de la manifestation d'Aix-en-Provence en 1998, Stéphane Lissner a rompu avec la tradition de vocalité triomphante pour intégrer les inventions formelles issues du théâtre. Pour sa 54^e édition, le festival d'art lyrique parachève sa révolution scénique.

Par MARIE-AUDE ROUX Publié le 04 juillet 2002

« LE THÉÂTRE s'enorgueillit d'avoir pour public des aventuriers, des découvreurs, des amateurs d'insolite et de nouveautés, tandis que l'amateur d'opéra se convainc souvent qu'il est le gardien des conventions conservatrices. » Ce constat de Stéphane Lissner dans *Métro Chapelle*, autobiographie parue en 2000 (Nil Editions, 233 p., 16,77 euros), serait donc encore de mise : lyricomanes strangulés de stéréotypes fétichistes, écouteurs aux paupières closes ? Que de bouleversements pourtant dans ce laboratoire du monde occidental qu'a été le théâtre depuis l'après-guerre, au point de s'emparer de l'opéra comme une fièvre quarte.

Les yeux des camps de l'horreur, les regards des hontes collaboratrices ont ouvert dans nos vies d'inquiètes vigilances. A Aix, en 1948, l'après-guerre et la reconstruction passeront par la voix. La première édition du festival lancé par Gabriel Dussurget a pour nom de code Mozart. Après le *Così fan tutte* de 1948, invité en ouverture, le premier opéra monté par le festival l'année suivante est le *Don Giovanni* mythique dirigé par Hans Rosbaud. En 1998, c'est par *Don Giovanni* que Stéphane Lissner inaugurera son festival. Metteur en scène, Peter Brook. Un demi-siècle est passé, qui a fourni sur un plateau l'histoire de la mise en scène d'opéra.

Aix n'a jamais songé à rivaliser avec la révolution scénique du nouveau Bayreuth de Wieland Wagner, qui a rouvert ses portes en 1951. De 1948 à 1972, l'ère Dussurget, à l'instar des Ballets russes de Diaghilev avec Braque, Picasso, Léger ou Picabia, a plébiscité « l'opéra des peintres ». Avant que leur succèdent les peintres d'opéra. Les premiers ont pour nom Georges Wakhevitch, Cassandre qui conçut le Théâtre de l'Archevêché, puis Balthus (*Così*, 1950), André Masson (*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, 1952) et André Derain (*Le Barbier de Séville*, 1953). Les seconds sont plutôt décorateurs : Jean-Denis Malclès (*Platée*, de Rameau, 1956), Pierre Clayette (*Ariane à Naxos*, 1963) et aussi Cocteau, qui met en scène et réalise en 1960 les décors de *La Voix humaine*, avec une Denise Duval bouleversante. Fin du premier acte en 1972. Dussurget s'en va, le festival a gagné en notoriété ce qu'il a perdu en innovation : des étoiles montantes (Brook, Felsenstein, Strehler, Ronconi et bien d'autres), pas une n'aura brillé dans le ciel de la Sainte-Victoire.

MOURIR OU GRANDIR

Avec Bernard Lefort (1974-1981), l'heure est à la vocalité triomphante, le bel canto du XIXe siècle ne roulant qu'en Rolls - Caballé, Carreras, Horne, Ricciarelli. Côté mise en scène, même combat : Pier Luigi Pizzi (Semiramis, de Rossini, 1980), Jorge Lavelli (La Traviata, 1976). Ni Giorgio Strehler, qui a ouvert l'ère Liebermann à Paris en 1973 avec des Noces de Figaro d'anthologie ; ni Patrice Chéreau, qui vient de relever en 1976 le gant d'un Ring magistral, et très controversé, à Bayreuth.

Si l'arrivée du directeur de l'Opéra de Lyon, Louis Erlo, en 1982, salue le grand retour de Mozart, il inaugure aussi l'ouverture aux répertoires baroque et contemporain. Metteur en scène lui-même, Erlo invite Gildas Bourdet (Finta Giardiniera, 1984) et surtout Pierre Strosser (Idoménée, 1986). En pleine querelle baroqueuse, il attire les cinéastes Claude Goretta (Orfeo, de Monteverdi, 1985) et Michel Cacoyannis (La Clémence de Titus, 1988), offre au jeune Robert Carsen des débuts prometteurs (Orlando, 1993). Cependant, l'événement restera Les Boréades, de Rameau (première représentation de l'histoire) dans une mise en scène de Jean-Louis Martinoty (1982). La première grande rénovation de l'Archevêché est achevée mais l'argent manque. Cinq opéras en 1989, trois en 1993, un seul en 1994... Au bord de la faillite, Aix se voit peu ou prou privée des célébrations de son cinquantenaire.

En 1997, l'heure est grave : Aix doit mourir ou grandir. La candidature de Stéphane Lissner est retenue. Sa décennie glorieuse au Châtelet (1988-1998) parle pour lui : Lulu par Adolf Dresen (1991), Wozzeck par Chéreau (1992), La Traviata par Grüber (1993), le Ring par Strosser (1994) et surtout Don Carlos (1995) par Luc Bondy. Sellars, Strehler, Kokkos, Berghaus, Wilson (Oedipus Rex, 1996), et aussi Stéphane Braunschweig (Le Château de Barbe-Bleue en 1993, Jenufa en 1996). A Aix aussi ils seront conviés, ces hommes de théâtre, héritiers proches ou lointains du Komische Oper de Berlin-Est et de la Schaubühne, les disciples de Brecht, les individualistes et les iconoclastes .

Outre une nouvelle rénovation du Théâtre de l'Archevêché, Lissner aura à coeur de doter le festival d'un véritable centre de production, les ateliers de Venelles. Révolues les productions conçues pour un lieu unique le temps d'un chant de cigales, elles sont désormais exportables, fournies industrielles, dans n'importe quel point du globe. Au star-système des voix a succédé l'ère des chefs d'orchestre et des metteurs en scène. C'est ainsi que, depuis 1998, Peter Brook, Klaus-Michaël Grüber, le regretté Herbert Wernicke, Claude Régy, Luc Bondy, Stéphane Braunschweig, Adrian Noble, Yoshi Oïda et Marcel Bozonnet ont posé leur pierre dans les cours du festival. Les chorégraphes ont aussi tenu leur rang : Trisha Brown pour l' Orfeo de Monteverdi dirigé par Jacobs (1998), Pina Bausch pour Le Château de Barbe-Bleue, de Bartok, conduit par Boulez en 1999. Cette année, Mathilde Monnier veillera, quant à elle, à La Petite Renarde rusée, de Janacek. « PREFERENCE » THEATRALE

Non content d'induire des rencontres improbables, Stéphane Lissner aime aussi favoriser l'hybridation. Telle Cena furiosa où s'affrontèrent la jeune Ingrid von Wantoch Rekowski et les madrigaux de Monteverdi (1999), tel Carnet d'un disparu, de Janacek, dans la vision de Claude Régy (2001). En 2002, c'est à Franz Wittenbrink qu'a été confié A Summer Night's Dream, d'après Shakespeare, sur des airs de Mozart.

Mais le Rubicon lissnérien sera franchi avec cette première dans l'histoire du festival : la commande d'un opéra, Le Balcon, de Peter Eötvös, d'après la pièce de Genet. Une préférence

théâtrale que corrobore l'arrivée de jeunes metteurs en scène - Stanislas Nordey pour *Le Balcon*, de Peter Eötvös, Julie Brochen pour *La Petite Renarde rusée*, de Janacek, et Irina Brook pour *Eugène Onéguine*, de Tchaï- kovski. De même que l'apparition, pour la première fois à Aix, d'une pièce à part entière avec le *Hamlet* de Peter Brook dans sa version française. Histoire peut-être de prouver que le Festival d'Aix-en-Provence est bien « de l'étoffe dont les rêves sont faits ».